

Dossier

Le Christ devant la raison

Le dossier que l'on ouvre ici fait suite à la publication de l'ouvrage de Vincent Holzer, *Le Christ devant la raison*, publié aux éditions du Cerf en 2017¹. L'ouvrage reprend la question du rapport entre théologie et philosophie sous l'angle inattendu de la christologie dans ses métamorphoses modernes et contemporaines.

La problématique qui le commande a incité l'*Académie Catholique du Val de Seine* à organiser une journée académique entièrement consacrée à cet ouvrage avec la participation de Vincent Holzer. Cette journée s'est déroulée le samedi 11 mai 2019 dans les locaux de l'I.P.C.². Je remercie le doyen, Michel Boyancé, de nous avoir mis à disposition gracieusement une salle pour tenir cette journée.

Le projet de Vincent Holzer est particulièrement ambitieux, il s'attache à une période qui correspond à ce qu'il est courant que nommer « seconde modernité », période pendant laquelle la christologie comme discipline de la théolo-

1. Vincent Holzer, *Le Christ devant la raison*, Éditions du Cerf, Collection « Philosophie & théologie », Paris, 2017.
2. IPC. Facultés Libres de Philosophie et de Psychologie. 70, avenue Denfert-Rochereau, 75014 Paris.

gie tend à se détacher de plus en plus du domaine où l'avait confinée l'apologétique défensive, celui de la preuve. Vincent Holzer précise ce point très important, ses tenants et aboutissants dans les réponses qu'il donne dans son intervention. Le « christocentrisme », né d'une intensification métaphysique en théologie, peut mettre à mal la logique de la foi et le paradoxe fondamental qui la soutient et dont la christologie est précisément la forme intelligible. Les ambitions spéculatives de la christologie ecclésiale n'en demeurent pas moins intactes.

Vincent Holzer compte parmi les grands théologiens et métaphysiciens de notre époque. Il est né en 1963, il est enseignant-chercheur à l'Institut catholique de Paris. Docteur et professeur en théologie, il est titulaire de la chaire de philosophie et de théologie Dominique Dubarle et membre ordinaire de l'Académie pontificale de théologie. Il a consacré de nombreux travaux à la pensée de Hans Urs von Balthasar et à la théologie trinitaire.

La journée se compose de quatre conférences consacrées à l'ouvrage de Vincent Holzer et des problématiques qu'il suscite : *Le Christ devant la raison, à propos du livre de Vincent Holzer sur « la christologie devenue philosophème »* par Jean-François Petit, *Deux modèles de « christologie philosophique » : Maurice Blondel et Hans Urs von Balthasar* par Michel Faye, *La vérité chez Jean l'évangéliste : amnésie de l'histoire de l'oubli de l'être ?* par William Néria, *Occasionalisme théologique et Actualisme théologique* par Claude Brunier-Coulin.

Vincent Holzer reprend ces quatre exposés pour donner ses réponses et les développements suscités par les interventions.

Claude Brunier-Coulin

Le Christ devant la raison
À propos du livre de Vincent Holzer sur
« la christologie devenue philosophème »

JEAN-FRANÇOIS PETIT

S'il est vrai que dans un livre, l'essentiel se joue dans les premières lignes, celui de Vincent Holzer n'échappe pas à la règle : « étudier la christologie comme quasi philosophème »¹, à savoir pour suivre Balthasar, une christologie devenue « principe de compréhension, de cohésion et de finalisation du tout »², tel paraître le sens de cette étude.

Voici bien un geste inaugural qu'on se doit d'interroger d'emblée : est-on dans la plus philosophique des théologies ? Quels seront dans ces cas les droits d'une « christologie philosophique », dont l'ouvrage montrera par la suite tout ce que nous devons au regretté Père Tilliette ? Mais cette vigilance initiale se trouve comme redoublée par la mise en garde concernant le lemme même de « christologie ». Naguère étudiant au-

1. Vincent Holzer, *Le Christ devant la raison*, Éditions du Cerf, Collection « Philosophie & théologie », Paris, 2017, p. 7. Les références sont données directement dans le texte.
2. *Ibid.*, p. 8.

près de mon confrère assomptionniste Goulven Madec, grand spécialiste de saint Augustin, je me souviens de toutes ses fulminations contre les « jésulogues » et autres « isthmes » tels que le « communisme » et le « christianisme »... qui n'étaient pour lui, géographiquement parlant, que le début de la fin. Le souvenir tournerait à l'anecdote si nous ne reconnaissons pas d'abord que les mots cachent et révèlent les choses. Formulons même d'entrée de jeu un questionnement plus fondamentale : toute une génération de théologiens formés à la « christologie d'en haut » ou « d'en bas » aura-t-il à faire son *mea culpa* à la lecture de ce livre ?

En fait, l'ouvrage commence par un retour sur le mouvement la christologie. Pour l'auteur, la christologie a bien dû prendre le relais d'un modèle apologétique épuisé. Si l'on consonnera volontiers sur le constat, nourri des analyses de Blondel, sur lesquelles il nous faudra revenir, on peut se demander pourquoi nous avons besoin d'une telle christologie, qui, soit disant en passant, se trouve, notamment dans le dialogue interreligieux devant des questions inouïes : on pourrait dire là que l'auteur appelle là à une recomposition profonde de la christologie. Mais n'est-ce pas en fait vouloir épouser sans efficacité le mouvement même de la christologie ? Pour en donner une attestation picturale, n'est-ce pas ce que cherchait déjà Mathis Grunewald (1480-1528), dans la célèbre peinture du retable d'Issenheim en faisant en sorte que le drap déchiré et trouvé qui enveloppait l'enfant Jésus sur le panneau de la Nativité soit le même que celui cachant la nudité du Christ sur le panneau de la Crucifixion ?

Au XX^e siècle, il s'agirait donc moins d'un approfondissement que d'une captation au service d'une « science générale de Dieu et de l'homme » (p. 11). L'effort louable pour donner un tour concret à la christologie l'aurait finalement fait basculer en une anthropologie, l'affaiblissant de la sorte, sans d'ailleurs prévenir en quoi que ce soit les dérives instrumentales de cette dernière qui culminent aujourd'hui dans le transhumanisme.

Le diagnostic peut paraître sévère. Mais le propos de Barth rapporté ici n'invite guère à la nuance. A posteriori, le regard porté sur les différentes quêtes du Jésus historique, tantôt présenté comme « juif marginal », « rabbin itinérant », « maître de sagesse », avant le dernier regard en vogue, inviterait plutôt à partager le constat d'échec. Pourtant, on sera gré à l'auteur de ne pas partager la critique *main stream* de la démythologisation bultmanienne congédiant sans appel une entreprise sans doute nécessaire dans le mouvement de l'Esprit.

Il fallait être courageux pour se lancer dans l'aventure d'une pareille tentative de constitution d'une herméneutique existentielle. D'ailleurs, la critique de l'entreprise Bultmann est souvent plus idéologique qu'il n'y paraît, en tentant (au forceps) d'établir le paradigme d'une conception canonique, ou pire, confessante, de la théologie, le plus généralement, bouclée sur elle-même et, pour le dire de façon abrupte, ou du moins, qui ne brille pas par la puissance de ses interlocutions ni par ses encouragements au dialogue ?

C'est pourquoi la question posée dès le début paraît centrale : « [la christologie] *peut-elle ou ne peut-elle pas s'insérer dans une épistémologie de la croyance qui ne renonce pas à l'idée de révélation ?* » (p. 15). Il y a sans doute différentes façons d'entendre cet appel. Pour ma part, je soulignerai bien volontiers l'audace de vouloir se situer dans ce champ de l'épistémologie de la croyance.

En son temps, Michel de Certeau avait compris que pareil tournant culturel s'imposait pour la théologie, ce qui ne lui valut pas que des amis chez les théologiens patentés l'accusant d'avoir franchi les barrières de l'incroyance³. Mais le tour de force est de vouloir associer ce geste à une « idée » de révélation, dont, là aussi, certains pourraient s'effaroucher de n'y voir qu'une « idée régulatrice » au sens kantien du terme. Le mouvement divergent de la christologie entre catholiques

3. Cf. Jean-François Petit, *Michel de Certeau et Michel Foucault, le dialogue inachevé* (à paraître).

et protestants constaté par l'auteur n'aurait-il pas demandé plus d'explications, notamment pour savoir si c'est bien à la faveur d'une intensification métaphysique que la théologie est devenue plus christologique ?

Si tel aurait été le cas, cela confirmerait plutôt le constat partagé lors du colloque de l'Académie catholique du Val de Seine de 2018 que, malgré toutes les tentatives d'élimination ou de relégation, la métaphysique a bel et bien survécu au XX^e siècle, même si son assise traditionnelle, comme l'aura constaté H.-U. Von Balthasar, aura été détruite⁴. Il est pourtant dommage que le mouvement ne soit pas ici, au moins d'une phrase, décrit plus précisément. On le sait, Etienne Gilson combattit toutes les thèses antimétaphysiques de son temps. On aurait pu montrer à quelles impasses le « non » adressé à la métaphysique, aussi bien par les partisans d'un tournant historico-herméneutique, linguistique ou phénoménologique (dans son premier moment) a conduit. Mais l'objectif de l'ouvrage était plus précis que de simplement se livrer à un état des lieux des liens entre métaphysique et théologie au XX^e siècle.

C'est néanmoins ce phénomène « d'intensification métaphysique » qu'on pourrait interroger plus longuement : a-t-il eu à exercer une fonction de réassurance dogmatique, alors qu'il était contesté de toute part ? Était-il nécessité par un état des sciences conduisant chacune d'elle à se recentrer sur la quintessence de son propos ? Si Strauss n'avait pas dit au XIX^e siècle qu'il fallait « *concevoir la doctrine du Christ de manière que, sans dommage pour la foi, la science n'ait pas à lui déclarer la guerre* » (cité p. 17), on aurait tout à fait pu penser que cette citation provenait d'un théologien du XX^e siècle rompu au dialogue entre science et foi.

Plus précisément, on aurait pu montrer, à la suite d'un philosophe et théologien comme Jacques Ellul comment la

4. Cf. Claude Brunier-Coulin et Jean-François Petit (dir.), *Le statut actuel de la métaphysique — Actes du colloque des 6-8 juillet 2018*, Orizons, collection « Débats / philosophie », Paris, 2019.

théologie a dû faire face au « bluff technologique » pour reprendre le titre de l'un de ses livres⁵, à moins que les théologiens ne soient eux-mêmes en cause, en essayant de devenir sincères avec eux-mêmes, alors que le même Ellul avait appelé dès 1948 une radicale conversion du style d'engagement théologique dans la cité en plaidant pour une « via média » face au mythe du progrès, de la puissance dont on n'interrogeait pas le coût⁶. Face à un monde de plus en plus matérialiste, où l'espérance était en passe d'être oubliée, un peu à la manière de Moltmann, Ellul développa dans les années 1970 une vigoureuse interpellation pour des chrétiens manquant gravement à la signification de leur foi en ne vivant pas de l'espérance⁷. Seule une pareille extrême radicalité sur la foi religieuse peut d'ailleurs peut-être, sans caricaturer, obliger la christologie à ne pas se transformer en un pâle humanisme, bien en peine de déjouer les pièges de la résignation ou au contraire du fantasme de la toute-puissance⁸.

En fait, ce que montre surtout Vincent Holzer, c'est l'obsession du désir de maîtrise du mouvement de la christologie dans l'odyssée de la raison. Il faudrait s'interroger sur les raisons des auteurs de cette entreprise présomptueuse, si nous autres, post-ricoeuriens, n'avons pas d'autre choix que de « renoncer à Hegel »⁹ : Hegel et Schelling n'entendaient pas, au prix d'une absorption de la théologie, rouvrir le jeu de la pensée et donner à leur génération une chance d'écrire

5. Jacques Ellul, *Le bluff technologique*, préface de Jean-Luc Porquet, Éditions Hachette, Paris, 1988, Éditions Pluriel, collection « Essai », Paris, 2012.
6. Jacques Ellul, *Présence au monde moderne*, Presses Bibliques Universitaires, Paris, 1948.
7. Cf. Patrick Troude-Chastenet (dir.), *Sur Jacques Ellul*, [actes du Colloque « technique et société dans l'œuvre de Jacques Ellul (IEP Bordeaux, 1993)», Éditions L'Esprit du temps/Presses Universitaires de France, Paris, 1994.
8. Je me permets de renvoyer à la conclusion de mon livre *La personne au secours de l'humain* « Le personnalisme, ultime recours de l'humanisme ? » (Jean-François Petit, *La personne au secours de l'humain, 30 études personnalistes*, Éditions Parole et silence, collection « Signatures », Paris, 2018, p. 445-451)
9. Paul Ricoeur, « Renoncer à Hegel ».

une page neuve de l'histoire ? Il n'y a pas ici qu'un problème théologique mais bien celui d'une génération soucieuse de produire des textes destinés à la postérité : pourquoi écrit-on, se demande dans son excellent essai Benjamin Hoffmann, si ce n'est par recherche d'une immortalité symbolique, qui condamne les héritiers du « Stift » à scruter indéfiniment l'empreinte de leurs œuvres et le réseau de leurs mémoires ?¹⁰ Si cette explication semble trop triviale, il faudrait analyser en détail les tentatives parfois désespérées de résorption de la diffraction kantienne pour ne plus soumettre la religion au tribunal de la raison. Mais c'est bien sans cesse, comme le note avec raison Vincent Holzer, a des jeux de rôle, entre théologie et philosophie, que nous sommes conduits, dans une variété de positionnements que le colloque de l'Académie catholique du Val de Seine de 2016 a amplement essayé de prendre en compte¹¹.

Dès lors, vouloir que la théologie soit la forme intelligible principielle, devançant sans cesse la philosophie, est lui faire porter un bien lourd fardeau, alors même que ses conditions d'exercice dans l'espace public hexagonal sont minimales. Le choix d'un réexamen du destin de l'*oikonomia* légué par les Pères me semble une piste autrement plus intéressante. En évitant la dissolution du mystère trinitaire par crainte du modalisme, n'a-t-on pas durablement imposé un schème, dont Olivier Du Roy a montré la permanence, certes en un temps où le structuralisme était plus en vogue qu'aujourd'hui¹² ? Cette piste de recherche viendrait utilement complétée l'enquête

10. Benjamin Hoffmann, *Les Paradoxes de la postérité*, Éditions de Minuit, collection « Paradoxe », Paris, 2019, p. 16.
11. Cf. Claude Brunier-Coulin, Jean-François Petit (dir.), *Philosophies et théologies au XXI^e siècle*, Actes du colloque de l'Académie Catholique du Val de Seine des 7-8-9 juillet 2016, Abbaye Saint-Louis-du-Temple de Vauhallan, Éditions Orizons, collection « Débats / Philosophie », Paris, 2017.
12. Cf. Olivier Du Roy de Blicquy, *L'Intelligence de la foi en la Trinité selon saint Augustin : genèse de sa théologie trinitaire jusqu'en 391*, Études augustiniennes, Paris, 1966.

lexicographique sur le terme de « christologie » dont l'ouvrage révèle qu'il est, pour une part, et de façon problématique, lié à la crise moderniste, sur laquelle l'Institut Catholique de Paris a organisé récemment un colloque à la faveur de la publication d'études de l'ancien doyen de la faculté de philosophie Pierre Colin¹³.

Déjà, avec un peu de recul, on peut dire que cette perspective haute et érudite tranche dans les interprétations de la crise présente de la théologie. Elle tranche, parce qu'elle ne cède pas à la facilité en refusant toute instrumentalisation, notamment au service d'une théologie pastorale. Son ambition se situe plus dans une dimension systématique, en visant à une reconstruction de l'organicité des savoirs théologiques, tout en établissant un jugement sur l'évolution historique du mouvement de la théologie. Elle élude certaines questions purement contextuelles pourtant lourdes, notamment sur l'interprétation du Concile Vatican II, pour en fait se situer en-deçà car en remontant au début du XX^e siècle, on pourrait formuler l'hypothèse que l'ouvrage donne à voir que la crise moderniste, loin d'être résorbée, se serait plutôt accentuée, ce qu'a confirmé l'analyse de l'historien de Guillaume Cuchet au colloque de l'Institut Catholique de Paris.

Dès lors sans forcer abusivement le trait, l'évaluation du christocentrisme régnant en théologie est plus sévère qu'il n'y paraît car, à trop être vouloir contextuel, il aurait manqué son objet. Si une telle appréciation de ce livre mérite d'être avalisée, la tâche de reconstruction s'avère énorme, notamment du côté de la reconstitution des liens entre philosophie et théologie. Elle peut se lire comme le constat des failles d'une herméneutique de la réforme de la théologie, qui n'a pas porté

13. Cf. « La crise moderniste. Histoire, philosophie, théologie », Institut Catholique de Paris, 12-13 février 2019 ; cf. Pierre Colin, *Morale et religion au temps de la crise moderniste : Études d'histoire de la philosophie française (XIX^e et XX^e siècles)*, Édité par Hubert Faes, Presses universitaires de Louvain, Louvain, 2017.

les fruits escomptés, ou, pour le dire en d'autres termes, s'est anémiée, non seulement sous le rouleau compresseur externe de la sécularisation, mais bien surtout par insuffisance interne.

C'est donc à une radicalisation de la théologie que cet ouvrage appelle, dans un propos plus circonstanciel qu'il n'y paraît, si l'on veut bien prendre au sérieux par exemple l'appel lancé par le président Macron au Collège des Bernardins à ce que l'Église catholique s'occupe vraiment de théologie pour « faire don de sa sagesse et de sa liberté »¹⁴ et cesse de s'affadir comme institution mondaine dans un vague humanitarisme.

Sans force le trait, on pourrait lire cet ouvrage comme un encouragement pour la théologie à quitter les quartiers d'un mimétisme vis-à-vis de la société ou d'une instrumentalisation dans une théologie publique sans effet réel pour d'abord passer par une reconstruction formelle. *Mutadis mutandis*, cette proposition n'est pas sans faire penser au geste de libération posé dans leurs aires respectives par Cavanaugh et Hauerwas¹⁵. Sa limite tient moins (à mon sens) à l'âpreté de cette perspective, qui risque d'être passablement incomprise, non parce que ceux qui devraient la porter ou la traduite au sein de l'Église en France s'en dispensent faute de goût mais parce que les compétences désormais manquent pour l'organiser. C'est la vocation ecclésiale de la théologie, qu'à la suite de Joseph Ratzinger, il faudrait interroger mais parce que les structures mêmes d'analyse, de partage et de diffusion sont lourdement affaiblies ou concentrés sur d'autres objets certes louables, tel l'écologie, mais tellement *main stream*¹⁶.

14. Emmanuel Macron. « Discours au Collège des Bernardins ». Pour une analyse : Bernard Bourdin, « République laïque et Église catholique. Proposition d'un pacte pour la cohésion nationale », *Études*, juin 2018, p. 67-76.

15. Cf. William Cavanaugh, *Etre consommé, une critique chrétienne du consumérisme*, L'Homme nouveau, 2007 ; Stanley Hauerwas, *Des étrangers dans la cité*, Éditions du Cerf, Paris, 2016.

16. Congrégation pour la Doctrine de la foi, *Instruction Donum veritatis sur la vocation ecclésiale du théologien*, Rome, 1990.

En d'autres termes, ce qui fait la force de cet ouvrage, c'est son inactualité apparente. En y accordant de l'importance, l'Académie catholique du Val de Seine pose aussi la question des espaces de discussion nécessaire à l'évaluation de telles propositions et de l'organisation nécessaire à une telle prise en compte. Le choix résolu, pour ce qui nous concerne, de s'établir dans un monastère ne relève pas que de l'opportunité mais, très symboliquement et modestement, de participer au nouage dont le pape Benoît XVI a montré l'effectivité dans l'histoire de l'Occident, d'ailleurs lui aussi passablement incompris par la majorité de ses auditeurs venu l'écouter comme dans une soirée mondaine¹⁷.

Alors que le caractère tragique de l'effacement de la théologie et plus généralement de toute idée d'une haute culture pourrait nous conduire à la tristesse, la proposition de grande portée qui nous est faite dans cet ouvrage, pour peu qu'on veuille bien y accorder de l'importance, devient intensément mobilisatrice. Elle paraît être l'expression d'un tragique surmonté, à condition de prendre en charge ses *requisits*, à commencer par une interrogation sur l'essence même de la Révélation, dont Jean-Luc Marion se serait plû à dire que le terme relèverait d'abord de la philosophie.

Une fois encore, si l'on veut bien admettre la sagesse des prémodernes, il faudrait ici comprendre que notre seule vérité, notre seul chemin, notre seule vie, c'est le Christ. Le chercher en deçà de la philosophie et de la théologie, ou du moins de leur partition moderne est un défi non seulement que les cloisonnements disciplinaires mais surtout l'absence de hauteur de vie rendent difficiles à relever. D'ailleurs n'y a-t-il pas que dans les situations critiques absolues, telle celle de la compo-

17. Benoît XVI, *Au monde de la culture, la Parole est le lien entre l'intelligence et l'amour*, Voyage Apostolique en France à l'occasion du 150^e anniversaire des apparitions de Lourdes, (12-15 septembre 2008), Collège des Bernardins, Paris, Vendredi 12 septembre 2008.